

## Un moine dans le monde

Un jour, alors que nous demandions au Dalaï-lama pourquoi il avait choisi la non-violence pour résoudre le problème tibétain, il éclata de rire : « *Les Tibétains 6 millions, les Chinois 1 billion* ». Il ne pouvait plus s'arrêter de rire. Il avait fait la blague la plus évidente du monde.

Cette petite remarque éclaire bien deux aspects de celui que ses compatriotes considèrent comme l'incarnation du bodhisattva de la compassion. Ce rire signifiait, bien sûr, son grand attachement aux valeurs bouddhistes traditionnelles, « c'est évident, je suis non-violent », mais aussi montrait le côté pragmatique du moine tibétain : « N'est-il pas plus sage d'être non-violent ? ».

Autre petite anecdote. L'histoire se passe en 1910 : un seigneur de guerre du Sichuan chinois a pénétré au Tibet et forcé le 13<sup>e</sup> Dalaï-lama, le prédécesseur du présent, à prendre la fuite. Alors qu'il approche de la frontière indienne, le chef spirituel et temporel tibétain adresse un télégramme « à tous les ministres d'Europe ». Il leur explique qu'il est obligé de demander temporairement l'asile en Inde car « *les gros insectes mangent toujours les petits en secret* ».

Cette question sera aussi celle de son successeur : que peuvent faire les « petits » face aux « gros » ? Bien sûr, lui, le moine bouddhiste, ne fait jamais de différence entre petits et gros. En chaque « insecte », en effet, il voit un être vivant, ayant une graine d'aspiration à devenir quelque chose de meilleur.

Quelle extraordinaire destinée que celle de cet enfant né d'une famille paysanne en 1935, à la frontière chinoise ! Quel chef d'État peut aujourd'hui se vanter d'avoir eu de longs entretiens avec Mao Zedong, Nehru, ou encore deux papes ?

Il faut dire qu'il commence sa carrière politique très jeune. Quatre ans seulement après que les troupes chinoises pénètrent au Tibet, décrit alors par un journal français comme « *le pays le plus mystérieux du monde gouverné par un dieu enfant* », Tenzin Gyatso, le 14<sup>e</sup> Dalai-lama, se rend à Beijing pour essayer d'y arracher un compromis. Au cours de ses nombreuses rencontres avec le Grand Timonier, ce dernier parviendra à le convaincre de certains bons côtés du marxisme. Par contre, le jeune homme tiendra tête jusqu'au bout à Mao, ne pouvant accepter que la « *religion soit un poison pour le peuple* ». Bien qu'âgé de 19 ans, il refusera de transiger sur ses croyances les plus profondes. Aujourd'hui, près de 50 ans plus tard, le chef de file de millions de bouddhistes de par le monde, a gardé ses convictions. Sa religion basée sur une éthique morale et spirituelle ne peut qu'aider l'humanité.

Récemment, au cours d'un voyage en Irlande, il rappelait aux chefs religieux catholiques et protestants : « *Vous avez votre propre religion, vous n'avez pas besoin de devenir bouddhiste ou de pratiquer la méditation pour résoudre vos problèmes, mais vous devez avoir une éthique... et croire en certaines valeurs humaines élémentaires.* »

C'est ce discours qui touche ses interlocuteurs, même politiques. Peter Mandelson, le Secrétaire britannique pour l'Irlande, déclara ce jour-là : « *Nous emporterons vos paroles avec nous, et peut-être plus encore, les valeurs et l'esprit qui les animent. Elles seront, pour nous, une immense source d'énergie.* »

A Beijing, comme à Belfast, le moine n'oublie pas les paroles du Bouddha : « *Comme le sage vérifie la qualité de l'or, en le grattant et l'analysant, ainsi vous devez accepter mes paroles, non pas à cause du respect que vous avez pour moi, mais après les avoir minutieusement examinées.* »

Le Dalai-lama s'est toujours montré prêt à examiner la vérité professée par ses « ennemis ». Au Tibet, il essaya pendant neuf années de co-habiter

avec les Chinois, avant de devoir quitter son pays, en mars 1959, pour se réfugier en Inde. C'était sa seule chance de préserver le patrimoine spirituel du Tibet.

Aujourd'hui, c'est toujours de façon pragmatique qu'il perçoit la situation tibétaine : il ne demande plus l'indépendance de la Chine, mais seulement une vraie autonomie au sein de la République populaire.

Après son exil, le Dalaï-lama est devenu un moine pèlerin sillonnant le monde et propageant son message de paix et de compassion. Malheureusement, il n'est pas souvent écouté par les chefs d'états qui le reçoivent parfois furtivement. Le Dalaï-lama ne s'offusque pas, même si le Président américain ne peut le recevoir officiellement et doit employer un subterfuge (le Président entre « par hasard » dans le bureau du Vice-président et « tombe » sur le leader tibétain qui était justement là). Le principal n'est-il d'essayer de faire passer son message ?

Peu après la guerre du Golfe, le Dalaï-lama explique à un journaliste du *New York Times* : *« Je ne peux blâmer seulement Saddam Hussein, ce ne serait pas juste. C'est peut-être un mauvais homme, mais sans armée, il ne pourrait pas être si agressif ; et puis sans armes, son armée ne pourrait rien faire. Ces armes, ce n'est pas l'Irak qui les fabrique. Qui vend ces armes ? L'Occident ! Cette guerre a bien démontré les implications de ces ventes d'armes. »* Il conclut : *« Je suis triste qu'il y ait tant de personnes qui souffrent à cause de cette guerre. »*

Un jour, il nous avait expliqué combien il est important de respecter nos ennemis car, disait-il, *« ils sont nos meilleurs amis et nous aident à progresser. »* Nous avons des doutes, mais on peut se demander aujourd'hui ce qui se passerait si Saddam voyait en Bush un être qui est là pour lui faire découvrir les profondeurs de la vie. Ou vice-versa.

En novembre 1991, dans un message à la Yougoslavie, il lance un appel : *« Je demande à tous d'arrêter cette guerre qui n'a pas de sens. La violence*

*doit être évitée à tout prix. Aucune solution vraie et durable ne peut émerger par la violence.* » Pour un bouddhiste qui croit à la théorie - nous devrions dire la loi - du *karma*, il est impossible que la violence puisse engendrer la paix. Elle ne peut que la multiplier et la propager, créant toujours plus de haine, de rancœur et d'envie de vengeance.

En 1993, après les explosions terroristes qui font plusieurs centaines de morts à Bombay en Inde, le « simple moine » dit sa tristesse devant toute cette violence gratuite, mais au milieu de cette orgie il voit poindre un petit rayon de lumière : *« Les simples citoyens ont réagi avec humanité et compassion et sont venus à l'aide de ceux qui ont souffert. Ils ont aidé à rétablir rapidement une vie normale. »* Il ajoute : *« Nous devons apprendre à travailler pas seulement pour nous-même, pour notre famille, notre nation, mais pour l'humanité dans son ensemble. Le principe de responsabilité universelle est la base même de notre bonheur personnel et de la paix dans le monde. »*

C'est peut-être pour cela que, lorsqu'il voyage à travers le monde, le Dalai-lama oublie parfois son sort personnel et celui de son peuple. C'est peut-être ainsi qu'il conçoit son propre sens de la responsabilité : tout d'abord enseigner sa philosophie, et, dans un deuxième temps, plaider sa propre cause.

Il est vrai que grâce à lui et grâce aux nombreux moines tibétains, japonais, vietnamiens qui visitent l'Occident, ainsi qu'à des personnalités du monde du spectacle comme Richard Gere, la philosophie bouddhiste est beaucoup mieux connue aujourd'hui. Malheureusement, le fait que le bouddhisme attire à lui des millions de chercheurs spirituels n'a pas eu d'impact sur la situation au Tibet même.

Même non-violent, le Dalai-lama reste pragmatique. Après les essais nucléaires indiens en 1998, il déclare : *« L'arme nucléaire est trop*

*dangereuse ; nous devons faire tous les efforts possibles pour son élimination ».* Mais il refuse de condamner l'Inde : *« Néanmoins, de penser que seules quelques nations peuvent la posséder, et pas d'autres, n'est pas démocratique. »* Pour un désarmement général, là encore, il refuse de faire une distinction entre les « gros » et les « moins gros ».

De passage en Israël en 1999, le Prix Nobel de la paix lance un appel aux dirigeants d'Israël et de la Palestine pour « un changement conséquent de perspective » afin de travailler pour la paix. Il avertit néanmoins ses interlocuteurs qu'ils ne doivent pas s'attendre à des changements instantanés.

Il fait preuve de cette même franchise lorsqu'il présente ses condoléances au président américain au lendemain de la tragédie du 11 septembre. Bush, lui, pense déjà représailles, mais le Dalaï-lama conclut sa lettre : *« Peut-être est-ce présomptueux de ma part, mais, personnellement, je pense que nous devons nous demander sérieusement si une action violente est la chose juste à faire maintenant... C'est une question difficile... je suis sûr que vous prendrez la bonne décision. »*

Avec la guerre de l'Irak à l'horizon, le moine bouddhiste fait encore entendre sa voix : *« Aujourd'hui, il y a de grands changements dans le monde. On sait que l'on ne peut plus résoudre les problèmes par des guerres... Bien évidemment, elles produisent des vainqueurs et des vaincus, mais c'est temporaire. Victoires ou défaites ne peuvent durer longtemps. De plus, notre monde est devenu tellement interdépendant que la défaite d'un pays a des répercussions sur le reste du monde. ...Le concept de guerre semble anachronique, c'est comme une approche démodée. »*

Et pour lui, *« les vrais perdants seront les pauvres et les sans défense, ceux qui sont innocents. »* Mais que pouvons-nous faire ? Sa réponse : *« Nous pouvons tous prier pour que prenne fin cette tradition qu'est la guerre ».*

Ces millions qui ont défilé dans les rues de l'Occident et qui ont dit non à la guerre, partagent sûrement les valeurs de cette sagesse millénaire dont le moine tibétain est aujourd'hui le porte-parole le plus illustre.

Pour le Dalaï-lama, comme pour beaucoup d'autres, la planète fait face aujourd'hui à un choix de civilisation. Si l'on veut un XXI<sup>e</sup> siècle plus harmonieux, il est urgent de trouver de nouveaux moyens de résoudre les conflits. Pour des millions d'hommes et de femmes, ce n'est encore qu'un rêve. Mais pour le moine bouddhiste, les prières ont le pouvoir d'aider à manifester les rêves.